

AL

# Apollinaire à Nîmes

Hommage à Guillaume Apollinaire  
à l'occasion du centenaire  
de la naissance du poète  
en souvenir de son séjour à Nîmes  
du 6 décembre 1914 au 4 avril 1915



Le présent ouvrage a été réalisé sous la direction de  
**Cyprien Jullian**  
avec le concours de MM.  
**Léo Ferré**  
**Jean-Charles Lheureux**  
**Pierre Richard**



*G. Apollinaire par Vlaminck*

# Pourquoi Ferré... Apollinaire.

par C. Jullian

Nîmes se devait de s'associer aux célébrations du centenaire de la naissance de Guillaume Apollinaire. Même si les manifestations que nous avons prévues s'intègrent à l'extrême limite de cet anniversaire : le 26 août prochain il y aura 101 ans que le poète vit le jour à Rome.

Nous sommes encore dans le siècle d'Apollinaire :

*Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure*

Il demeure actuel, vivant et particulièrement à Nîmes. Les quelques mois de sa vie terrestre qu'il passa comme artilleur dans notre ville imprègnent une partie majeure de son œuvre. Notre ville peut, sans usurper, échanger une part de sa gloire posthume pour quelques mois de son existence.

Du 5 décembre 1914 au 5 avril 1915, soit 4 mois à peine, mais marqués de tant d'événements de son intimité que l'on peut considérer le séjour d'Apollinaire à Nîmes comme un temps privilégié de sa destinée d'homme et de son inspiration de poète.

Guillaume Apollinaire n'écrivait-il pas sur son « carnet de route » dans le train qui l'emmenait au front, le long de la vallée du Rhône :

*Comme la vie est profonde. Refais le voyage que j'ai fait tant de fois étant enfant, les cheveux longs et blonds, les yeux graves. Pensais pas le refaire simple soldat allant au « brazas », comme disent les gens du midi. Je suis transporté d'enthousiasme de partir. Maintenant une vie nouvelle commence, celle où le caractère peut montrer ce qu'il est... (1).*

En rendant hommage à Guillaume Apollinaire, Nîmes ne fait rien d'autre que de reconnaître, dans le génie du poète, la part que son séjour nîmois a pu lui inspirer.

L'on parlera, ailleurs, de Louise de Coligny-Châtillon, dont l'amour absolu, consommé dans une chambre de l'Hôtel du Midi, Square de la Couronne, et la déception profonde de la rupture, dicteront au pauvre Guillaume des chefs-d'œuvre que

(1) Cité dans : *Apollinaire le mal-aimé*, Marcel ADEMA (Plon 1952).



l'on connaît sous les titres de « Poèmes à Lou », « Lettres à Lou », ou « Ombre de mon amour ».

D'autres diront comment cet apatride, russe de par sa mère, au nom polonais, né à Rome, d'un père dont on ne sait trop s'il fut grand dignitaire de la Curie, évêque de Monaco ou officier de l'armée italienne apparenté à la famille royale, d'autres diront, comment, il trouva, presque naïvement, une nationalité en devenant soldat à Nîmes.

Quand on sait le dénouement fatal que devait entraîner pour lui la guerre de 14-18, il est possible de lire à travers son engagement militaire à Nîmes, le signe que le destin adressait à Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky, pour qu'il restât, face à l'éternité, Guillaume Apollinaire « le mal aimé », « le poète assassiné ».

Je n'aime pas les commémorations. Je me demande toujours ce qui se passerait, quand les notables se figent devant les monuments aux morts, si les morts pouvaient sortir de leurs tombes. Que de coups de pied aux... sans doute !...

J'ai cherché le moyen de rendre Apollinaire vivant, et rêvé de ce qu'il aurait souhaité, s'il avait vécu centenaire, et si les suites d'une guerre ignoble n'avaient pas fauché son talent.

J'ai pensé tout de suite à Léo Ferré. S'agissait-il de réminiscences d'avoir entendu la « Chanson du mal-aimé », mise en musique remarquablement par le poète anarchiste et musicien, par l'anarchiste poète et musicien, par le musicien anarchiste et poète, ou par les trois à la fois ?

Peu importe, et tant pis pour ceux qui ne veulent pas comprendre !

Il existe une correspondance secrète entre Apollinaire et Ferré, j'ai voulu la faire passer, même si je ne peux, au grand dam des corps constitués ou des énarques littéraires (comme si cela pouvait exister !), en donner une explication possible.

La poésie n'a pas besoin de plaider. Elle est, elle se perpétue et je crois juste d'avoir associé Apollinaire et Ferré à Nîmes. Peut-être parce qu'ils sont tous deux des mal-aimés, des mal-connus ! Ils s'arrangeront pour montrer cet envers de la mort que, depuis Orphée, savent définir les poètes, et qui ne peut être que la vie.

Le texte que Léo Ferré a écrit sur Apollinaire et qui parut au moment où « Le Monde », plutôt que notre ville, célébrait le centenaire de la naissance de Guillaume, tient tout entier dans la notion de vie et dans le sentiment de fraternité des poètes.

Puisse le modeste hommage que nous avons imaginé



*G. Apollinaire par Picasso*

62

demeurer comme la fête vivante de la musique et des mots. Ils sont le code secret de ceux que la nature, le hasard ou la nécessité, ont fait naître poètes.

Léo Ferré n'est fils, ni frère d'Apollinaire, il est continuateur, témoin. La postérité, impitoyable juge, elle seule, en décidera.

Pour l'instant, nous sommes à Nîmes, en ce mois de juillet 1981, où, à un mois près, nous rations ce centième anniversaire.

Quand j'ai dit à Léo : « Nous allons célébrer à Nîmes le séjour qu'Apollinaire y fit, et nous comptons sur ta présence !... » toute décision était prise, l'acceptation fut immédiate.

Certes, il y aurait des conférences, des expositions, des cérémonies, mais la boucle était sûre : un poète d'aujourd'hui, pour accueillir un poète de toujours !

C'était essentiel pour respecter Apollinaire, l'amour venant en plus et dépendant de chacun de nous !

Les poètes, en ce début d'été, seront chez eux, au Théâtre ou devant le grand mur des Jardins de la Fontaine.

Et Nîmes s'en souviendra.

Puisque nous sommes « en famille » j'ai emprunté à l'ouvrage de Françoise Travelet (1), la preuve des rapports profonds que j'avais pressentis entre l'auteur des paroles et le compositeur de « La Chanson du Mal-Aimé ».

C'est Léo Ferré qui parle :

« Du point de vue poétique, j'ai surtout été influencé par Apollinaire. Je m'en suis rendu compte, il y a peu de temps, en relisant « Le Voyageur » et « L'émigrant de Landor Road ». C'est le grand poète moderne. Il a tout inventé, dans le style, dans la voix, dans le choix des mots, dans les images.

S'il n'avait pas fini patriote... Ça me gêne, ce patriotardisme ! Bien sûr, cela se comprend : il était polonais et se sentait étranger. Sa blessure reçue au service de la France lui conférait une existence... Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il n'ait pas eu la force de ne pas devenir con à ce moment-là.

Et pourtant, il avait cette espèce de parole d'avant la parole, il parlait comme un grand oiseau sur la pierre ».

Plus loin, Léo Ferré poursuit :

« C'était un homme extrêmement doué, avec des intuitions merveilleuses comme ce vers de La Porte : *Anges frais débarqués à Marseille hier matin*. Cette phrase, on peut la dire

(1) « Dis donc Ferré », Editions Plasma 1980.



*G. Apollinaire par Picasso*



à quelqu'un, et poursuivre par : J'entends mourir et remourir un chant lointain.

Il avait une tête qui ne ressemblait pas à ce qu'il faisait, une tête de chef de cabinet de ministre de l'Intérieur. Embêtant, ça ! ».

Et Françoise Travelet commente :

« Et voilà la « cafetière » de Picasso qui se présente à sa pensée et révèle, une fois de plus, la multiplicité des critères et des sensations sur lesquels se fondent les relations de Ferré avec les poètes : besoin de sympathie totale qui doit être aussi physique.

Cette recherche de l'homme derrière l'œuvre le pousse même un jour à se faire photographier avec le casque troué par la balle qui « tua » Apollinaire et à traquer, dans les lieux où il a marché, les traces d'une pensée vécue, quitte à être chaque fois un peu déçu.

Vivre avec le Mal Aimé pendant un an, de mars 1952 à avril 1953, à composer cette musique, puis le chanter chaque soir comme il l'a fait, c'est une expérience exceptionnelle qui est toujours la même poursuite obstinée de la compréhension. »

L'on va me reprocher de vouloir emprunter beaucoup à un ouvrage (dont je recommande au passage la lecture), mais la semaine « Apollinaire à Nîmes » comportera, le temps fort de l'interprétation de « La Chanson du Mal Aimé », oratorio lyrique présenté pour la première fois à Nîmes. Ferré le donnera, seul, seul dans la nuit avec Apollinaire !...

Quelle meilleure source que l'avis du compositeur lui-même et de l'interprète.

« La Chanson du Mal Aimé est un texte redoutable parce que très hermétique, quoi qu'on dise. Mais il y a une clé, et même peut-être plusieurs car il était malin, ce type ! Pour ma part, je crois que c'est en grande partie une chanson pédérastique : le voyou qui ressemblait à son amour et qu'il a suivi, c'est le fait divers ! ».

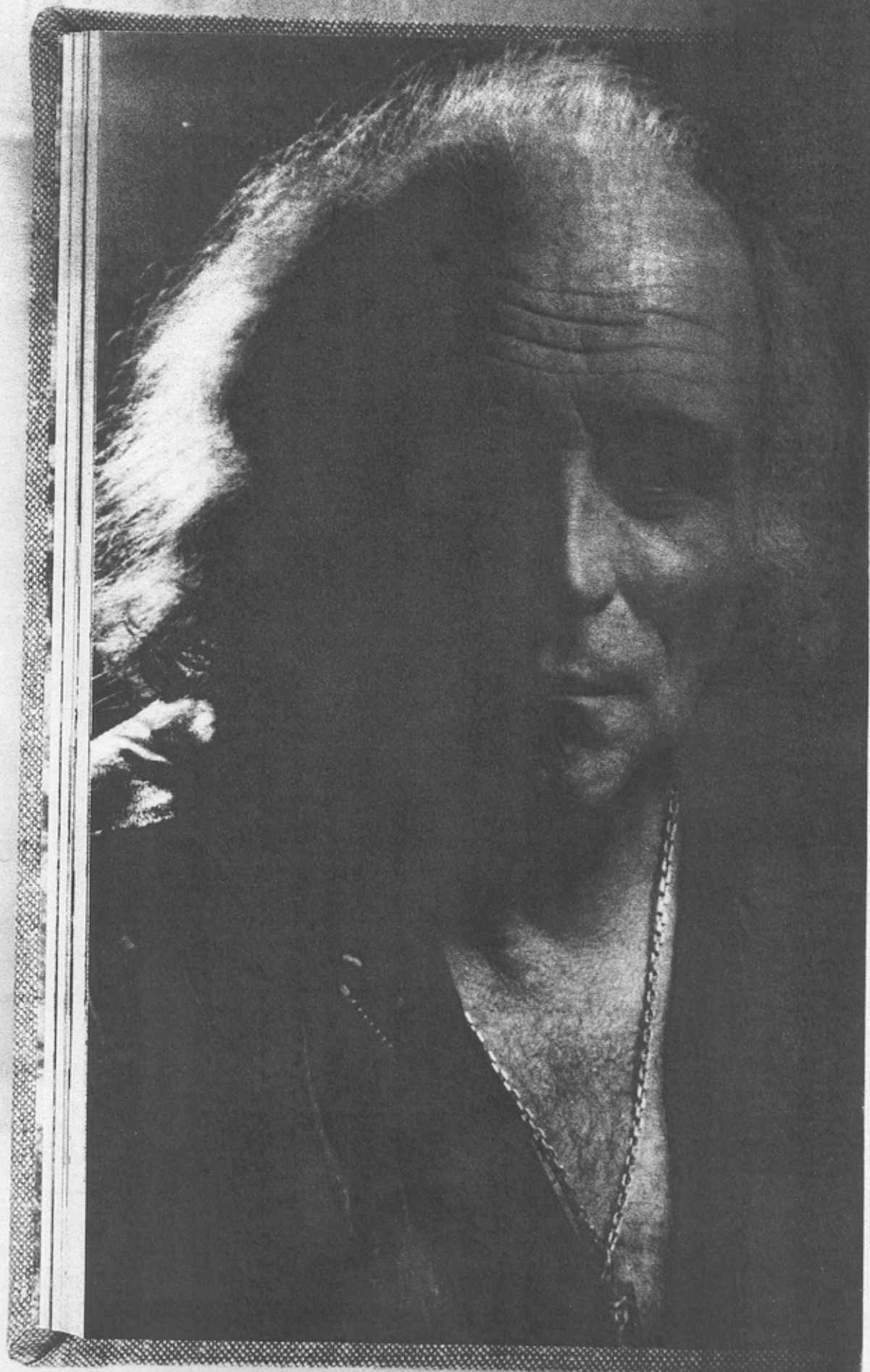
*Nous semblions entre les maisons*

*Onde ouverte de la mer Rouge*

*Lui les Hébreux moi Pharaon*

Et la Voie lactée, c'est le foutre. Quelle merveilleuse image pour le sperme ! C'est tout le système de la génération...

C'est très facile, bien sûr, d'avoir une idée préconçue. Mais la vérité, c'est toujours le mensonge de quelqu'un et inversement le mensonge est la vérité de l'autre. Je n'ai sans doute pas tout trouvé. Il n'y a pas que lui qui pouvait comprendre ce qu'il



écrivait... Pour moi, je voudrais parler avec Apollinaire et qu'il me raconte sa chanson ».

Mais pour le moment, c'est à moi que Léo la raconte, dans l'ascenseur d'un hôtel où il descend chaque fois qu'il vient à Paris, puis dans les couloirs kafkaiens où nos pas s'étouffent sur la moquette. Toujours cette présence des autres, avec lui, dans les actes les plus quotidiens.

« J'ai trouvé l'explication de la sixième épée à force de vivre avec *La Chanson du Mal Aimé* ».

*La sixième métal de gloire  
C'est l'ami aux si douces mains  
Dont chaque matin nous sépare  
Adieu voilà votre chemin  
Les coqs s'épuisaient en fanfares*

« Lorsqu'il a eu cette histoire de statue volée (par un copain) qu'il avait cachée sous son lit, il a été convoqué chez le juge d'instruction et le juge lui dit : « Vous prétendez ce jour-là avoir passé la soirée avec un ami. Qui est cet ami ? »

Apollinaire le nomma et on le fit venir. « Vous connaissez cet homme ? – Non », telle fut au fond la confrontation ? Qui était cet « ami » ? Un monsieur qui n'a jamais dessiné de coqs mais des colombes. Il s'appelait Picasso !

Picasso avait eu peur. J'ai appris récemment qu'il avait horreur des coqs ! Le reniement de Saint-Pierre... »

Et Françoise Travelet indique :

« Sur scène, en chantant cette strophe, il fait semblant de dessiner. Mais combien de spectateurs comprennent son geste dénonciateur ?

Combien même comprennent cette « romance » qu'Apollinaire voulait atténuée pour mieux laisser éclater le cri ? Quand on ne comprend pas on fait semblant d'admirer... ou on ironise... »

Finalement, et l'on pourrait citer encore Léo Ferré :

« *La Chanson du Mal Aimé* telle que je la lis est très différente de *La Chanson du Mal Aimé* telle que je l'ai mise en musique. On pourrait imaginer que j'ai fait cette dernière œuvre en collaboration avec Apollinaire, dans la mesure où nous aurions été amis et d'accord. Mais aurait-il été d'accord ? »

Et si ce soir-là de juillet à Nîmes en 1981, la magie de la musique et des mots peut encore émouvoir, il restera à définir l'identité profonde d'Apollinaire et de Ferré, que nous avons voulu ressusciter, ou susciter !... Comme le miracle a eu lieu, le

jour où le disque fut enregistré :

« Silence ! »

La lampe rouge est allumée. Dans la cabine éclairée, des regards amicaux fixent l'homme seul face à la lumière, les yeux fermés, les poings serrés, écouteurs sur les oreilles, cramponné aux paroles qu'il prononce comme pour échapper à la dérive de la musique :

*Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Dans une onde mauvaise à boire  
Avons-nous assez divagué  
De la belle aube au triste soir*

Dans le studio d'enregistrement – aquarium feutré à l'abri des ordres techniques qui, soudain, se donnent à voix basse comme pour ne pas rompre un charme – il se passe quelque chose d'exceptionnel, comme si chacun retrouvait, au fond de sa mémoire, la voix d'Apollinaire et « La Chanson du Mal Aimé ».

Apollinaire, Léo Ferré l'a « rencontré » à Monaco où Guillaume allait au Collège. Les pas d'Apollinaire, il les suivra longtemps, dans les rues de la Principauté où le hasard voulut qu'il naquît et où le destin avait voulu que le poète fit ses études, quand il aura déjà lu « Alcools », vu un spectacle donné par Agnès Capri et appris cette parenté topologique. Une ville comme un trait d'union entre deux écrivains !

Et c'est encore à Monaco que, le 29 avril 1954, à l'Opéra, un certain Léo Ferré présentera, en même temps que sa « Symphonie interrompue » un « oratorio lyrique » sur la « Chanson du Mal Aimé... ». Chef d'orchestre de ses propres œuvres pour la première grande fois de sa vie ».

Telle est la gestation pénible de l'œuvre d'Apollinaire et Ferré, que l'on voudrait intituler : « Chanson des Mal Aimés ».

Pour en goûter le charme et le plaisir verbal et musical, nous publions le texte complet de ce long poème, sans doute l'un des plus désespérés, des plus profonds, des plus beaux de la langue française.

Il est bien que le spectateur suive, et la musique de Ferré et le poème d'Apollinaire. Ensuite : c'est tout droit !

Il convient, avant que la vie ne nous sépare, de revenir un moment sur le temps d'Apollinaire que nous avons essayé de créer pendant quelques jours sur Nîmes.

Des photographies illustrent le présent ouvrage « Apollinaire à Nîmes » tandis que les chercheurs locaux de talent ont rédigé

les textes nécessaires à une meilleure connaissance du poète et de son œuvre.

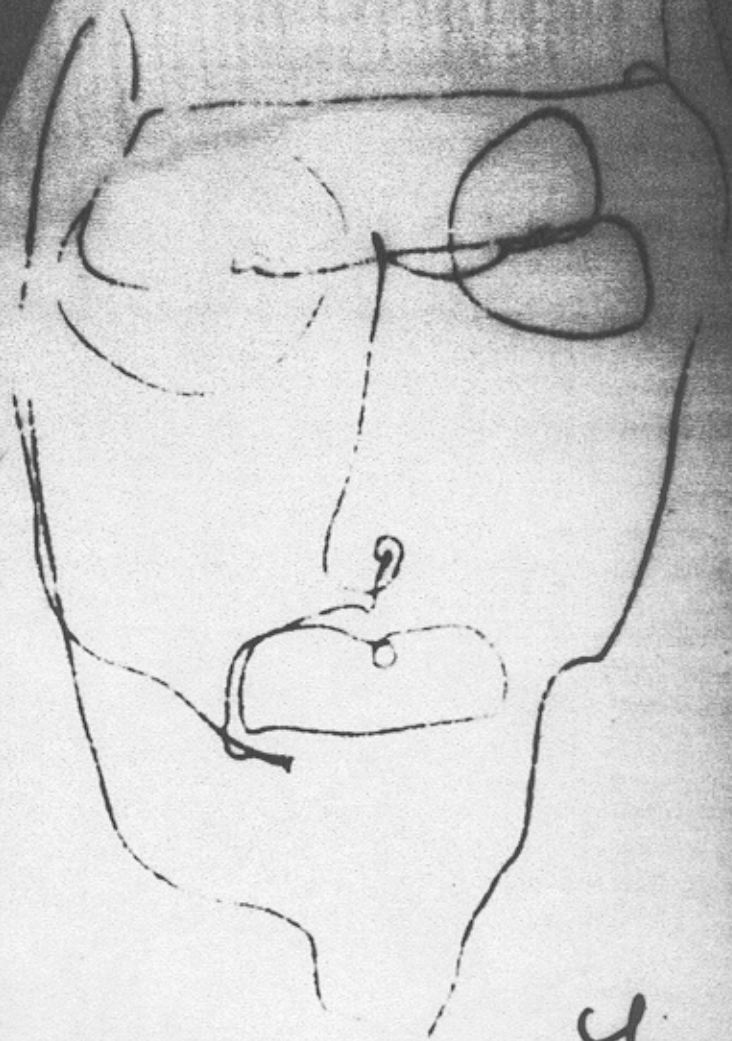
Les services culturels de la Municipalité nîmoise se sont dévoués sans compter pour faire que les expositions, les concerts, les conférences soient une réussite. Ils sont cités et remerciés, comme il se doit, par ailleurs.

Mais je voudrais surtout, à l'heure dérisoire d'un monde convulsif et matérialiste à l'extrême, dire toute l'importance que revêt cet hommage à Apollinaire. Hommage à un poète universel, d'une petite ville des provinces du Sud, que les hasards de la vie militaire ont mis en bonne place dans la biographie de Guillaume Apollinaire.

Le souvenir d'un poète planera encore longtemps sur une Cité où il a aimé lorsqu'il n'était que mortel.

Ainsi tout est juste qui fait que la poésie et l'amour se sont rencontrés et demeurent !...

**Cyprien JULLIAN**



4.

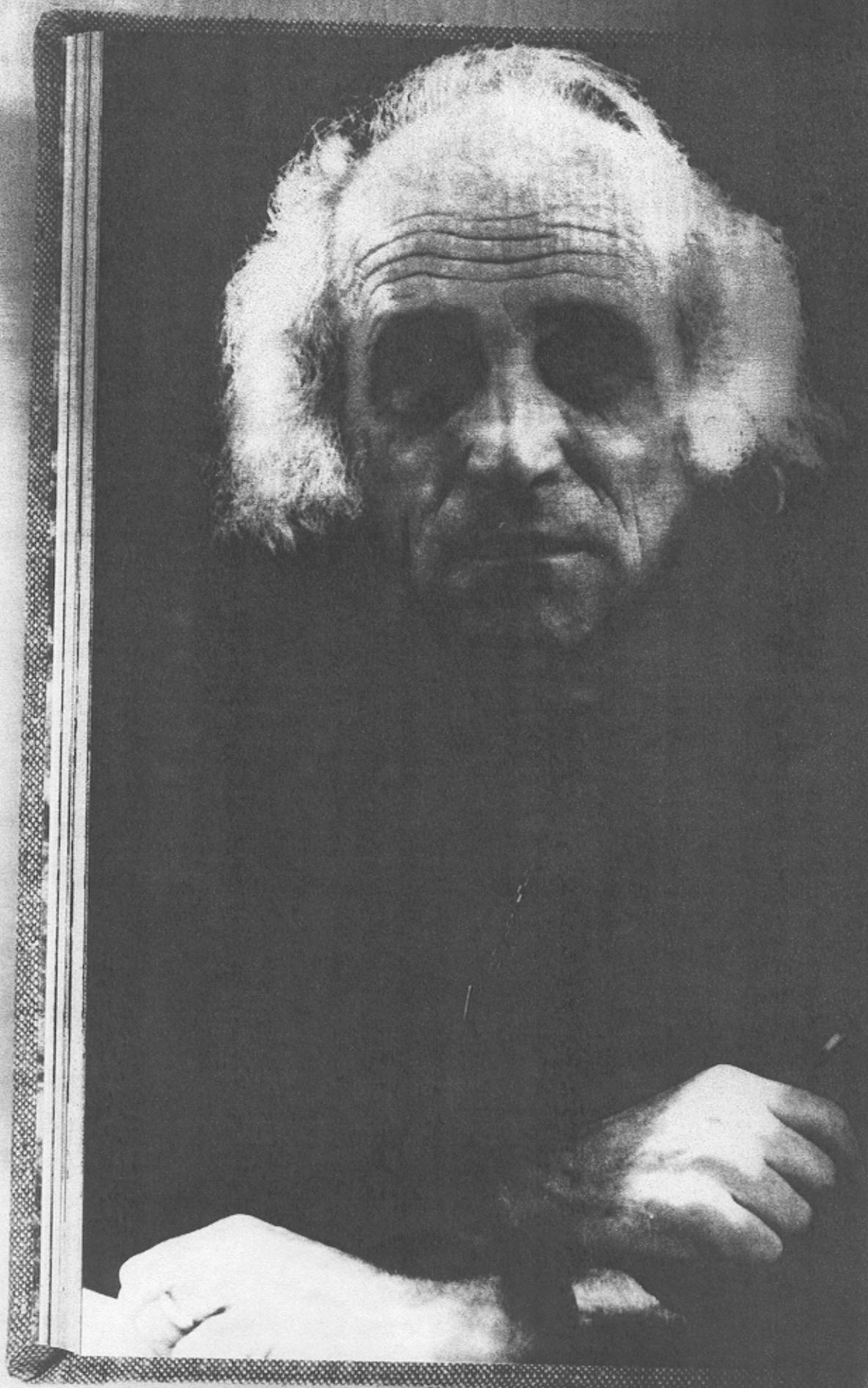
APOLLINARIE

8 Juillet 1981

La "chanson du mal aimé" c'est le sourire  
d'un homme, au retour d'une rue, à Londres,  
"un voyou qui ressemblerait à (s)on amour  
vint à (s)on rencontre... c'est un peu la  
lumière du dedans qui se projette hardie et  
glacée sur une scène d'aventure... ou  
d'aventures... Je sais qu'il n'y a pas  
de silence admis, je sais aussi que la victoire  
du passant inconnu n'est rythmée que par  
l'outrage dont il semble gratifier la chose  
courante et la morale qui la soutient.  
Les intérieures, hélas!, sont d'un autre  
temps. Et c'est pour ça que "nous ne  
sommes pas au monde".

Dans le "mal aimé" il y a trizine heureu-  
sement des paroles ensauflantées. Peuvent-elles  
raconter les âmes perdues et souriantes.

Leibens'





# Guillaume, vous êtes toujours là !

par Léo Ferré

Depuis ce pays perdu dans des histoires fantastiques dont il a gardé le souvenir en Kostrowitzky jusqu'à Rome, où il naît le 26 août 1880, depuis cette principauté de Monaco encore garantie dans le soliloque du tapis vert et où il fait des études – lesquelles ? – au collège des Frères des écoles chrétiennes, depuis cette semblance incontrôlée qui le protège et le désigne dans l'enfer de ces « anges maudits » qu'on appelle « poètes », depuis cette « demi-brume » londonienne où il reconnaît son amour indompté dans ce « voyou » qu'il suit, peut-être, dans des cagibis à l'accent britannique, depuis enfin cette magnificence de la pensée fraternelle que le lecteur lui doit et lui accorde, qu'en est-il de Guillaume Apollinaire ? Un dessin de Picasso en forme de cafetière et d'amitié retrouvée, qui sait ? Alors que le coq a chanté et que le Pablo s'est soudain souvenu qu'il était là, à la promenade, avec Guillaume, pendant que l'alibi s'informait de sa prochaine inconsistance et que Saint-Pierre n'avait sans doute pour le Christ qu'une dévotion bien apprise dans le don de soi et dans la méfiance du pouvoir judiciaire...

*Anges frais débarqués à Marseille hier matin  
J'entends mourir et remourir un chant lointain  
Humble comme je suis qui ne suis rien qui vaille  
Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaillé*

Comment peut-on raconter cet hôtel inquiétant où paraissent s'élaborer les destinées confuses de ces « couples allant dans la profonde eau triste » si l'on ne se persuade pas qu'Apollinaire n'est que le travers de cet instant fantastique et douloureux de la passe magique et qui se traduit par la folie de Shakespeare ou par la serviette nid d'abeille... Dans « Roméo et Juliette », il n'est que William, dans « la Porte », il n'est que Guillaume. C'est sa mère qui l'avait persuadé d'être cet employé de nuit dans un hôtel de Marseille et qui donne au lecteur des idées subversives et qui n'ont rien à voir avec les couples passants, ou tarifés par un secret désir de se transmettre au jour ou à l'instant présent. La poésie est une voix d'outre-univers et qui sommeille. Parfois, elle descend dans les hôtels de passe. Bienheureux couples vendus à ces parleurs d'un autre monde et

qui nous réapprennent à regarder les étoiles comme des  
parleuses de nuit, dans des chambres horribles et revues ou  
corrigées par le génie d'outre-là-bas !

Il y a dans Guillaume une source du mal qui nous arrache à  
l'absurde bêtise du calendrier et de l'heure qui tourne et qui  
tombe aussi, et qui nous poursuit jusque dans les rides calculées  
qui nous préservent de cette éternelle jeunesse dont  
l'intelligence perspective n'a que faire. Ce mal, Guillaume le  
traverse et en calcule les bienfaits et l'ardeur génésique jusqu'à  
se prendre sans doute pour Kostrowitzky. Il faut entendre le  
mal comme un bien nécessaire...

*Voie lactée ô sœur lumineuse...*



*G. Apollinaire par Marcoussis*

Je t'engage, lecteur, à poursuivre cette « voie », à t'enchaîner à ce parler vertigineux et qui nous apprend à penser le profond de ton être et à t'enseigner le discours qui est au fond de toi, qui n'est qu'à toi, et qu'un messenger venu de Pologne t'apporte comme une offrande, en te disant :

*Ceci est à toi dans toi et tu ne le savais pas  
Moi Kostrowitzky je te le dis...*

*Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
Ton cours vers d'autres nébuleuses*

Je salue en Guillaume le noir dévidement de l'aurore et de la pensée, quand la pensée se tourne et s'interroge, quand le drame quotidien de l'outrecuidance et de ses attaches imbéciles se reprend doucement et se tourne vers le non-dit et l'incontrôlé. C'est parce que la vie n'est pas digne d'être vécue que certains hommes la poursuivent et la montrent de leur génie en nous disant :

« Regardez, la vie n'est qu'une information biologique et qui m'indiffère... » Moi, je serais plutôt du côté des amibes et de l'informulé. Alors ce que je vous envoie dire n'est qu'un peu de la vérité première qui me jaillit comme une source et encore... la source est un mot bien à vous. Il vous sert. Il vous comprime dans l'habitude de recevoir et de croître. C'est peut-être cela l'indifférence confortable et syndiquée, pourquoi pas ? Hommes de peu, hommes de cette planète bienheureuse, soyez maudits à votre tour et soyez tranquilles, oui, car la malédiction qui vous concerne se traite à coups de désirs et d'aventures télécommandés et dont l'absurdité n'est jamais conforme aux désirs et aux aventures de vos contempleurs d'outre-galaxie.

Guillaume ? Sa voix écrite et transmise n'est plus qu'un chiffre dans le désarroi de notre condition. Les poètes meurent quand ils ne sont plus dictés par l'ineffable. Salut, Guillaume ! Vous pouvez dire à William que nous vous aimons bien. Nous sommes très peu, d'ailleurs, à nous inquiéter du jour et du siècle de votre naissance. 1980 ? Tiens, vous êtes toujours là, et avec nous, et avec la terreur qui nous emplit de n'être que toujours là aussi...

*La vie est variable aussi bien que l'Euripe...*

**Léo FERRÉ**